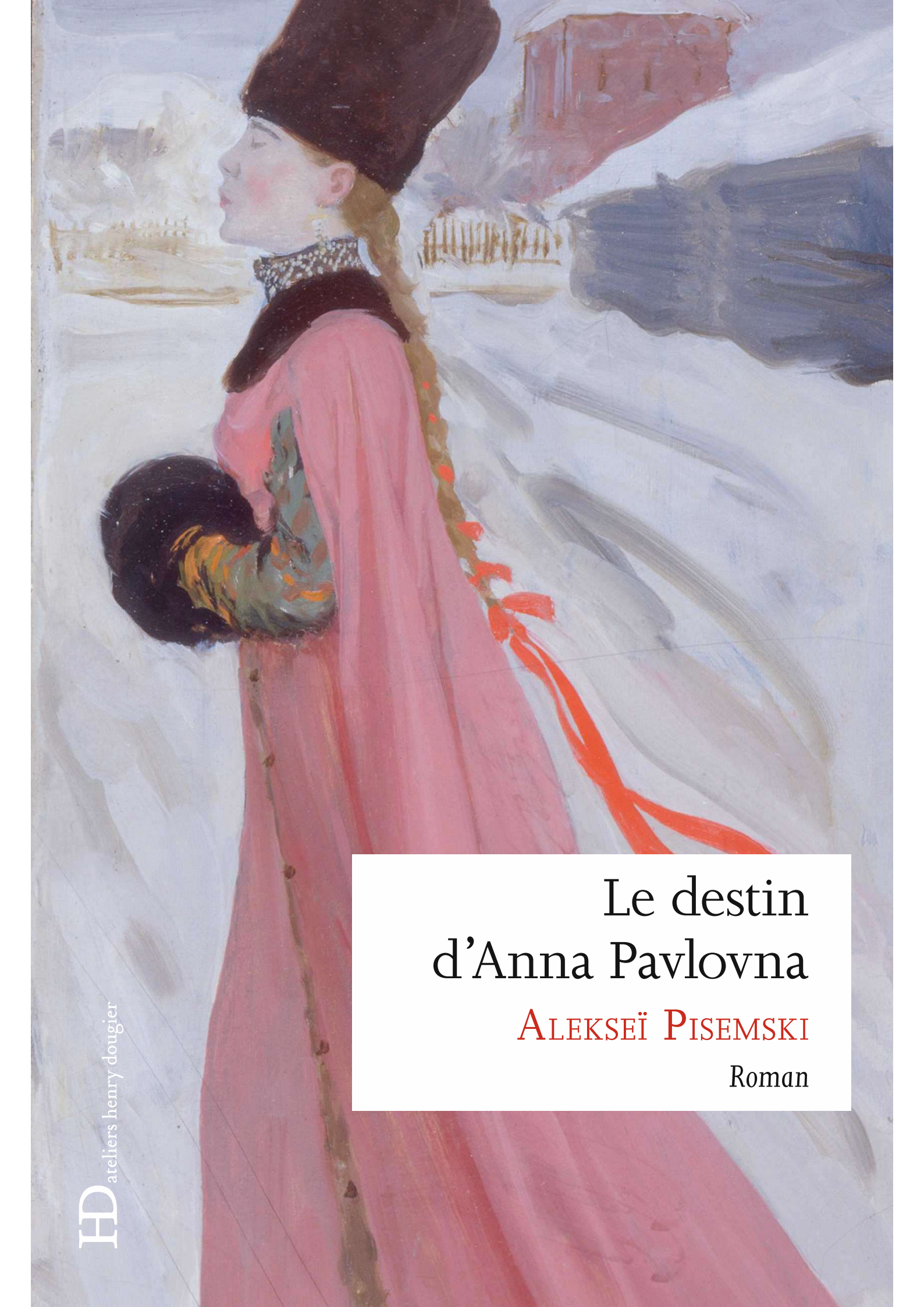




Le destin
d'Anna Pavlovna

ALEKSEÏ PISEMSKI

Roman

HD ateliers henry dougier © 2017
7, rue du Pré-aux-Clercs – 75007 Paris

Collection : Littérature
Correction : Karine Nedjari
Traduction : Hélène Rousselot
Secrétariat général : Clémence Commelein
Réalisation de la maquette : Nord Compo
Image de couverture : « Moscow Girl of XVII century », Andrei Ryabushkin
© 2017, State Russian Museum, St. Petersburg

Dépôt légal : octobre 2017
ISBN : 9791031203492
Imprimé et broché en France par l'imprimerie Corlet

Tous droits réservés. Aucun élément de cet ouvrage ne peut être reproduit, sous quelque forme que ce soit, sans l'autorisation expresse de l'éditeur et du propriétaire, les ateliers henry dougier.

LE DESTIN D'ANNA PAVLOVNA

(1846)

A. F. Pisemski

Traduit du russe par Hélène Rousselot

Chapitre I

Dans le district de C. d'une province du Nord, il y a une petite commune dans laquelle, aux dires de ses habitants, les relations de voisinage sont très suivies et surtout extrêmement agréables. Tous ceux à qui Dieu a permis de voyager dans la sainte Russie auront sans aucun doute remarqué que, de nos jours, les propriétés se vident. À coup sûr, ces voyageurs auront parcouru des districts entiers, sans tomber sur un seul domaine de boyard habité. Et même s'ils aperçoivent souvent une maison de maître, hélas, ses fenêtres sont solidement condamnées par des planches, et la grande cour est complètement envahie d'orties. Rien de tel dans la commune que j'évoque : les domaines ont été et sont toujours occupés par leurs propriétaires. Certains n'abritent qu'une seule personne, mais la plus grande partie d'entre eux est habitée par des familles entières. Cet endroit s'appelle depuis toujours Boïarchtchina, et à présent encore, lorsqu'un colporteur de Vladimir vous rend visite et que vous lui demandez :

15

— D'où viens-tu, coquin ?

— De Boïarchtchina, monsieur... J'y ai fait mes petites affaires pendant environ un mois, vous répondra-t-il.

— Là-bas ?

— Oui, l'endroit est propice.

Il arrivait que le président du tribunal du zemstvo, s'y rendant pour une enquête, n'en repartît pas avant deux ou

trois mois, car il était invité partout. Quant au chef de police du district, aimé de tous, il ne quittait jamais Boïarchtchina et passait l'année à aller d'un propriétaire à l'autre. Lors d'une élection, les habitants de Boïarchtchina votaient toujours d'une seule voix, et il faut dire qu'ils pesaient d'un certain poids, d'autant que le maréchal en personne était l'un des leurs.

16 À la frontière septentrionale de cette commune se trouvait la propriété de Moguilki. Entourée d'une solide clôture en bois, elle se distinguait particulièrement. Peinte en gris, la maison de maître à un étage avait de petites fenêtres au bas desquelles s'étendait, tout près, un grand étang. Ses rives étaient plantées de pins serrés qui, devenus d'immenses arbres, se reflétaient, avec la maison, dans les eaux sombres et troubles de l'étang. Cela le faisait ressembler à un gouffre. Au-delà s'étendait un jardin obscur et sauvage dans lequel, semblait-il, personne ne se promenait jamais. Les grandes ailes de la demeure, également dotées de petites fenêtres et coiffées d'un dôme pointu, étaient devenues grises avec le temps. Elles s'étiraient des deux côtés de la maison et se terminaient par des étables grises, elles aussi, dont le sol était copieusement mais irrégulièrement recouvert de paille. Presque à l'entrée de la propriété, sur la droite, une chapelle en partie écroulée et quelques monticules rappelaient l'existence d'un ancien cimetière. Autrement dit, tout cela était gris et lugubre, et vous donnait une sensation triste et désagréable. À chaque fois que je longuais cette propriété, j'étais surpris par son extraordinaire ressemblance avec un cimetière de vieux croyants. Il y a vingt ans vivait dans cette propriété un grand et maigre vieillard, Egor Egorytch Zador-Manovski. Il avait été une exception parmi tous ses

voisins nobles, car il ne rendait visite à personne, ni ne recevait quiconque. Des rumeurs désobligeantes couraient à son sujet. On disait qu'il aurait fait périr son épouse et maudit son fils, qui réclamait la propriété de sa mère. Mais ce n'étaient que des rumeurs ; on ne savait réellement qu'une seule chose : ce fils n'avait pas vu son père depuis douze ans.

— Il faudrait rendre visite à Zador-Manovski, disait souvent le maréchal de la noblesse de la province.

— Il le faudrait, Votre Excellence, renchérissait le chef de police du district de C.

— Oui, mais comment ? poursuivait le maréchal.

17

— Précisément, comment ? faisait le chef de police en guise de conclusion.

Entre-temps, alors que ces derniers cherchaient une réponse à cette question, Zador-Manovski mourut subitement. Alors commença ce qui se produit habituellement lorsqu'une personne seule décède. Les domestiques volèrent autant qu'ils le purent l'argent et les biens, et le reste fut mis sous scellés. Quelques voisins vinrent aux funérailles dire combien ils regrettaient le défunt. Ils lui découvrirent quelques rares vertus qu'ils avaient ignorées de son vivant et ils accablèrent le fils ingrat qui n'avait pas voulu rendre visite à son père mourant. Moguilki resta vide pendant cinq ans. Et puis arriva un nouvel occupant, Mikhaïlo Egorytch Zador-Manovski, le fils du défunt. Il ne venait pas seul, mais accompagné de sa jeune épouse, ce qui ne plut pas à ceux de ses voisins qui avaient encore des filles à marier. Car, en dépit des rumeurs fâcheuses concernant son père, Manovski était un très bon parti. Tous savaient qu'il avait trois cents serfs libres d'hypothèque, plus quelques milliers

de bons de caisse du Crédit municipal. Et pour ne rien gâcher, il était colonel en retraite.

— Je pense qu'il va ressembler à son père et vivre comme un ours, disaient beaucoup.

18 Mais cette prévision ne se réalisa pas. Pendant les deux semaines qui suivirent son arrivée, Manovski rendit visite à presque tous ses voisins et les invita chez lui. Il réussit à les séduire tous. Qui plus est, je dirais qu'il leur inspira du respect. Il est vrai que ses réceptions étaient un peu guindées mais courtoises, et les pensées échangées, vives mais justes. Zador-Manovski avait réellement un physique d'athlète. Il mesurait près d'une sagène et portait une énorme chevelure bouclée. À la puissante musculature de ses mains, on devinait aisément qu'il avait une force de lion. D'ailleurs, son visage cramoisi, tirant sur le jaune, ses yeux ternes couleur d'étain et sa voix rauque témoignaient d'une jeunesse passée dans l'action et les excès. Seule sa santé de fer, endurcie par le besoin, ne le faisait plier devant rien. À quarante ans, il avait toujours l'air d'un solide gaillard de dix-huit ans.

Mais les impressions produites par son épouse sur cette société furent tout autres. Lors de ses visites aux voisins, en compagnie de son mari, elle se comportait étrangement. Manovskaia s'exprimait assez adroitement et librement en répondant, comme il se doit, aux habituelles salutations adressées aux nouvelles connaissances. Tout le reste du temps, elle restait silencieuse ou se contentait de répondre brièvement aux questions posées. L'expression triste de la jeune femme aurait suffi à un subtil observateur pour remarquer du premier coup d'œil que son silence provenait d'un chagrin secret. Il faisait en permanence l'objet de ses pensées, la coupant ainsi du

monde environnant et la contraignant à se renfermer sur elle-même. Mais ce n'est pas ainsi que les voisins l'interprétèrent : « Elle est fière », dirent les plus pauvres d'entre eux ; « Elle est idiote », affirmèrent les plus riches. Son apparence déplut également malgré sa blondeur et les traits réguliers de son visage. Elle était maigre. Ses joues brillaient d'un rouge maladif, et ses lèvres fines avaient une couleur de cendre. Ces signes de mauvaise santé physique furent la raison pour laquelle les voisins de Mme Manovskaia, habitués à voir leurs demoiselles resplendissantes de santé, ne lui trouvèrent rien de particulier, si ce n'est d'assez jolis yeux. Lorsqu'ils étaient en visite, Manovski ne traitait pas sa femme avec beaucoup d'égards. À la maison, devant autrui, il employait un ton impérieux et presque grossier. Ce qui la compromit encore davantage aux yeux des voisins. « Son mari, semble-t-il, ne l'aime pas », dirent les uns ; « Et on le comprend », ajoutèrent les autres.

19

Deux ans passèrent. Zador-Manovski était devenu l'un des principaux représentants des propriétaires de Boïarchtchina. Tous le respectaient et parlaient même de sa probable candidature aux prochaines élections du maréchal de la noblesse, ce qui contrariait beaucoup les dames : « Il n'y a rien à dire, nous allons avoir une maréchale qui a de la chance sans le mériter. »

Mais transportons-nous pour quelque temps à Moguilki. Le salon des Manovski était la plus grande et la plus froide de toutes les pièces de la maison. Ses murs étaient nus et de vieux meubles recouverts de cuir en constituaient la seule décoration. C'était le lieu favori de Mikhaïlo Egorytch qui aimait l'espace et l'air frais. À côté se trouvait la chambre à coucher où Anna Pavlovna passait ses journées. Un jour, au

début du mois de mai, Mikhaïlo Egorytch marchait dans le salon d'un pas mesuré. Son visage exprimait la déception. Il venait tout juste de rentrer chez lui. Les fenêtres grandes ouvertes laissaient entrer un froid glacial, et Manovski ne portait ni redingote, ni cravate, ni gilet. Il avait pour tout vêtement son large pantalon bouffant à bandes rouges. Un jeune laquais d'une vingtaine d'années, vêtu d'un caftan court de drap gris fait maison prit sur une chaise les habits de son seigneur.

— Est-ce vous autres qui avez cassé l'arrière-train des roues en prenant la voiture pour le déjeuner avec Madame ?
 20 Ils se taisent en plus ! Comment, diable, avez-vous fait votre compte ?

— Ce sont les chevaux qui l'ont abîmé. Nous autres, passe encore, mais c'est que Madame aurait pu être tuée, répondit le laquais.

— Que la peste vous emporte, vous et Madame ! Ils ont failli vous tuer ! Vous n'êtes pas en sucre ! Il faut réparer la calèche, à présent. Où est le forgeron ? Le nôtre est une canaille, incapable de fabriquer un clou ! Et maintenant, envoyez la calèche chez quelqu'un pour la faire réparer, je vous prie ! Quels monstres ! Et celle-là qui prie Dieu ! La dévote est bien godiche, pardonnez-lui, Seigneur ! Va voir Senka immédiatement et dis-lui d'aller chez le maréchal lui demander de nous prêter son forgeron pour, disons, deux jours. Qu'as-tu à écarquiller les yeux ?

— Semion n'est pas à la maison, répondit le laquais.

— Comment ça ? Où est-il ?

— Il est parti ; Madame l'a envoyé à la poste en ville.

— J'avais pourtant dit, s'écria Manovski, qu'aucun animal n'était autorisé à prendre un cheval sans ma permission.

— Madame le lui a permis.

— Voyez-vous ça ! Madame l'a envoyé à la poste ! Quelle femme de propriétaire ! Elle ne s'occupe pas de la maison et ne fait rien d'autre qu'écrire des lettres ! Une scribouillarde ! Mais voyons, il faut bien souhaiter la fête de son cher papa. Les domestiques et les chevaux sont là pour cela ! Va, dis au cocher d'aller chercher le forgeron.

Le laquais sortit. Mikhaïlo Egorytch ne prit que sa casquette et se dirigea vers l'écurie, toujours dans le même accoutrement.

Anna Pavlovna, qui se trouvait dans la chambre à coucher, avait entendu toute la conversation ; mais habituée, semblait-il, à de telles scènes de la part de son mari, elle s'était contentée de hocher la tête et de sourire avec amertume, en l'entendant prononcer le mot « scribouillarde ». Elle était très maigre et pâle. Un quart d'heure plus tard, Manovski, de retour, semblait encore plus irrité. Il entra directement dans la chambre.

21

— Que fait-on ici en ce moment ? demanda-t-il en s'asseyant dans un coin, sans regarder sa femme.

— On sème de l'orge. On a fini de semer l'avoine hier, fit-elle.

— On en a semé beaucoup ?

— Je ne sais pas encore.

— Mais que savez-vous donc ? fit Manovski en l'interrompant. Je crois vous avoir dit que je souhaitais que vous alliez aux champs vous informer de ce qui s'y passe. Sinon, ils vont encore prendre les criblures.

— Mais je suis malade, Mikhaïlo Egorytch !

— C'est l'éternel refrain : « Je suis malade ! » Vous mettriez un manteau de fourrure si vous aviez tant de fièvre. Pourquoi vivez-vous ici ? La dernière des vachères en fait plus que vous.

Vous ne savez qu'envoyer les domestiques faire vos commissions et casser des calèches ! Je serais lâche de ne pas fermer à clé la remise des voitures ; il y a des tas de télègues à purin, prenez n'importe laquelle pour vous promener ! C'est, en effet, qu'elle ne veut s'occuper de rien. Elle ne sait pas faire préparer un repas correctement ! Dieu sait combien elle dépense, et tout cela en vain ! Où a disparu ce poud de fleur de farine au cours de ces deux derniers mois ? Le savez-vous ? C'est que vous n'y comprenez rien ! Que se passe-t-il chez nous, il y aurait des bals ? En voilà une qui ne veut pas se salir les mains ! « Je suis malade ! » « Je ne me sens pas bien ! »

22 « Je ne peux pas ! » Vous feriez mieux de vous souvenir de votre dot, tout juste la traîne d'une robe, si vous permettez.

— Alors, pourquoi m'avez-vous épousée ?

— Qui pouvait savoir que vous magouilliez ! À Moscou, des marchandes s'intéressaient à moi. Elles n'étaient pas dans votre genre, elles avaient des dots de cent mille roubles. Et puis alors, fi donc, mon Dieu, quelles richesses m'avez-vous montrées ! La voiture était la plus belle de toutes et les chevaux étaient magnifiques pour parcourir Pétersbourg et Moscou ! Quels millionnaires ! Mais, en réalité, il n'y avait rien ! Un honnête paysan ne fait pas montre d'une telle bassesse, votre cher père, lui, l'a fait ! Et c'est général encore !

Ces derniers mots avaient, manifestement, le plus blessé et affligé Anna Pavlovna, qui rougit et éclata en sanglots.

— En effet, c'est bien le moment de larmoyer ! Comme c'est lamentable ! Je vais pleurer, moi aussi !

Anna Pavlovna continua de pleurer.

— À quelle fin me torturez-vous ? fit-elle enfin, d'une voix triste. Que vous ai-je fait ? Je vous ai demandé et vous

demande de nouveau de ne pas insulter mon père devant moi. Il n'est pas coupable, il ne savait pas que vous épousiez une fortune et sa fille.

— Dites-moi, je vous prie ! Il ne le savait pas ! Quel enfant ! Il pensait céder généreusement sa fille avec sa jupe pour tout bien ! Quels oripeaux ! Et lui qui pensait me rendre heureux !

— Je vous ai déjà demandé depuis longtemps de me laisser partir. À quoi vous suis-je utile ? Vous ne m'aimez ni ne me respectez !

— J'oserais ne pas vous respecter, allons donc ! Je vous dois les plus grands égards ! Et comment ! Une telle beauté ! 23
Une telle éducation ! Comment ne pas vous respecter ? Je n'existe que par vous.

Manovski poursuivit ses insultes encore longtemps. Mais Anna Pavlovna ne dit pas un mot. Enfin, il se lassa, se tut et resta assis, renfrogné.

Le jeune laquais entra pour annoncer le déjeuner. Mikhaïlo Egorytch se leva le premier. Il commença par boire d'un trait un grand verre de vodka et s'assit. Il se servit lui-même une assiette pleine de soupe et mangea presque avec voracité, comme le font d'ordinaire les bilieux. Anna Pavlovna s'assit plus pour la forme, car elle ne mangea rien. Pendant ce temps, l'expression du visage de Manovski se faisait moins dure au fur et à mesure qu'il se gavait et buvait une liqueur amère entre deux plats. S'étant levé de table, il fuma coup sur coup trois pipes de fort tabac turc, puis il alla s'étendre sur un divan, dans le salon. Anna Pavlovna passa dans la chambre.

Manovski pensait probablement s'assoupir mais n'y parvint pas.

— Anna Pavlovna ! Venez ici ! vociféra-t-il.

Anna Pavlovna ne répondit pas. Mikhaïlo Egorytch l'appela de nouveau mais elle ne s'avança pas et ne réagit même pas. Puis elle se leva et, en silence, se dirigea vers la porte de la chambre pour sortir, mais Mikhaïlo Egorytch la vit dans un miroir.

— Où allez-vous ? On vous dit de venir ici ! fit-il.

Anna Pavlovna s'arrêta, l'air pensif.

— Venez ici, répéta Manovski.

Anna Pavlovna entra et s'assit dans un fauteuil, à l'écart.

— Asseyez-vous ici, plus près, dit Manovski.

24 Anna Pavlovna ne bougea pas. Mikhaïlo Egorytch prit sa main et la fit s'asseoir près de lui sur le divan. Apparemment, il souhaitait cajoler sa femme. Le visage d'Anna Pavlovna était en feu et des larmes lui montaient aux yeux.

— Laissez-moi, fit-elle en se poussant vers l'autre extrémité du divan.

Mikhaïlo Egorytch l'attira vers lui, sans dire un mot.

— Allons ! Réconciliez-vous avec moi, embrassez-moi, prononça-t-il d'un ton presque tendre.

Anna Pavlovna l'embrassa. Les larmes coulaient abondamment le long de ses joues.

— Pourquoi pleurez-vous ? Bêtises tout cela ! dit Manovski. Il voulut encore l'embrasser, en lui faisant incliner la tête. Anna Pavlovna n'était plus capable de se maîtriser. Elle se dégagea presque de force des bras de son mari, lui lança : « Laissez-moi ! » et sortit. Manovski la regarda s'éloigner d'un air irrité et resta assis au moins une heure, renfrogné et silencieux. Puis il donna l'ordre d'atteler le sulky et partit. Le jeune laquais qui l'avait aidé à s'habiller revint dans l'entrée, l'air méditatif. Debout, il resta pantois, puis se coucha sur un banc de l'entrée.

— Kostia, où est parti notre maître ? demanda Matriona, la femme de chambre d'Anna Pavlovna, en regardant dans la pièce des laquais.

— Je crois qu'il est parti à Spiridonovo, répondit-il.

— Voir Marfa ?

— Ben, oui.

— Oï, mon Dieu, pauvres pêcheurs, dit la femme de chambre pensive.

— Mais de qui as-tu pitié ? lui demanda le laquais.

— C'est Madame qui me fait pitié, elle est là à pleurer...

— Elle n'a pas de quoi pleurer. Leurs disputes ne datent pas d'aujourd'hui. Ils ne cessent d'aller l'un contre la volonté de l'autre. Tu vois bien que lui est brisé et elle souffreteuse. 25

— Comment ça, souffreteuse ? répliqua la femme de chambre.

— Oui, elle est souffreteuse ! On sait bien qu'un homme aime voir sa femme en bonne santé, et un frère aime avoir une sœur riche.

— Oui, c'est comme ça, répondit-elle en allant vers la salle des servantes.

— Mais oui... On te connaît, toi aussi... On sait pourquoi Marfa y a droit, et pas moi, fit le laquais qui se parlait à lui-même. Il cala sa tête contre sa main gauche et se mit à rêvasser.

Chapitre II

Environ un mois après les événements que nous venons de décrire, tout Boïarchtchina était réuni chez le maréchal

de la noblesse. C'était le jour de la fête de son épouse. Tout le monde se trouvait dans le salon. La maîtresse de maison, elle, n'était cependant pas là. Elle vivait à Pétersbourg depuis trois ans déjà et n'était jamais revenue à Boïarchtchina. Elle disait elle-même qu'étant une mère passionnée, elle ne pouvait se séparer de ses enfants. D'autres racontaient qu'un lancier de la garde en était la raison. Néanmoins, la réception avait lieu chaque année, en vertu de la coutume qui voulait que les maréchaux de la noblesse donnent des dîners, à l'occasion de la fête de leur épouse, même défunte. Le maître de maison, qui était un vieil homme, petit et grisonnant, avait un visage exprimant la bonté. Il portait une redingote de camelot et bavardait avec la grosse Ousitkovaya, assise à ses côtés. Elle parlait avec une telle vivacité qu'elle ne s'apercevait même pas qu'elle postillonnait. Elle se plaignait du commissaire de police rurale. Tous les fauteuils, habituellement au nombre d'une demi-douzaine et placés des deux côtés du divan, étaient occupés par des dames vêtues de robes de soie aux couleurs éclatantes. Certaines portaient un bonnet jaune, d'autres un simple peigne. Pratiquement toutes avaient un visage potelé, et certains avaient été légèrement couverts de poudre de riz. Des hommes, massés près des portes, discutaient de choses et d'autres. Certains allaient et venaient ou bien se tenaient debout, les mains dans le dos, et échangeaient, seulement de temps en temps, d'étranges regards avec leur femme. La pièce voisine du salon s'appelait la chambre aux divans. On y trouvait aussi quelques invités comme le pope de la paroisse et son épouse qui se causaient doucement, avec un plaisir visible, comme s'ils n'en avaient décidément pas le temps chez eux.

Et puis, il y avait la femme du commissaire de police rurale qui ne se sentait pas à son aise dans sa robe boutonnée, la gouvernante de Mme Ousitkovaya en robe d'intérieur de couleur prune. Son énorme sac à main n'était pas, à proprement parler, destiné à contenir un mouchoir mais plutôt des pommes, des bonbons et autres sucreries, ramassés lors de fêtes et qui seraient mangés dans la semaine. Enfin, le jeune secrétaire du maréchal, pommadé et frisé, regardait avec une grande attention l'intérieur de la pendule de la salle à manger à travers son verre. Il avait terriblement envie d'ouvrir ce verre pour connaître la cause du mouvement incessant du balancier. À part ces personnes, trois autres s'étaient éloi-

27

gnées pour converser plus librement de sujets qui les intéressaient personnellement. Parmi celles-ci figurait la nièce du maître de maison, Kleopatra Nikolaevna Maourova, âgée d'une trentaine d'années, veuve et plutôt riche. Élançée, avenante, elle était ce qu'on appelle une belle femme. De plus, elle avait une voix douce et mélodieuse et d'assez bonnes manières bien qu'un peu affectées. Mais ses qualités essentielles résidaient dans son bon caractère et sa gaieté, authentique et naturelle. Sa voisine était son exact opposé : une pucelle aigrie, maigre, au teint jaune qu'on appelait, dans les alentours, la demoiselle. On disait néanmoins qu'elle avait quelque chose comme un mari qui la battait à la maison et qu'il se tenait à l'arrière de la voiture quand elle sortait. La troisième personne était un jeune homme, assez maigre, à la chevelure légèrement ondulée, épaisse et longue, à la manière des paysans. On pouvait lire sur son visage pâle et expressif, si ce n'est de sérieuses souffrances, du moins la forte irascibilité de la jeunesse. À son habit noir à la mode, à ses gants jaune pâle venus de France et parfaitement à sa taille, mais

surtout au monocle qu'il mettait devant son œil de temps en temps, on devinait aisément qu'il rentrait de la capitale.

Ces trois personnes parlaient de sentiments et de passions.

— Ainsi, M. Eltchaninov, vous dites que votre idéal est une femme qui a souffert. Voilà une chose que je ne comprends pas, fit Kleopatra Nikolaevna, en haussant les épaules.

— Qu'y a-t-il là d'incompréhensible ? répondit le jeune homme. Le chagrin ennoblit et élève l'âme des femmes et de tout individu en général.

28 — Ah, mon Dieu ! répliqua la veuve. Donc, n'importe quelle femme correspond à votre idéal, étant donné qu'elles souffrent toutes. Suffit, messieurs ! Vous n'avez pas d'idéal féminin. J'ai vu des hommes amoureux de femmes ravissantes et gentilles, et qui ont fini par... savez-vous quoi ? Par s'éprendre de monstres, de véritables monstres ! Comment expliquez-vous cela ?

— Je ne peux expliquer que ce que j'ai éprouvé moi-même, répliqua le jeune homme.

— Kleopatra Nikolaevna vous interroge quant à l'apparence de votre idéal féminin, fit remarquer la demoiselle avec un sourire venimeux. Quoi qu'il en soit, toutes les femmes souffrent, ajouta-t-elle.

— Pour ce qui est de l'apparence, je ne peux vous répondre précisément, répondit le jeune homme. Néanmoins, je préfère les femmes faibles, au teint maladif et aux yeux brillants de fièvre.

— Quel goût étrange ! dit la veuve d'un ton moqueur. Il y a ici une femme comme celle que vous venez de décrire, dommage seulement qu'elle soit un peu bête.

— Ah ! Je sais de qui vous voulez parler, fit la jeune fille. Il s'agit de Z. ?

— Bien sûr. De qui d'autre pourrait-il être question ? répondit Kleopatra Nikolaevna.

— Qui est Z. ? demanda le jeune homme.

— Une femme faible, dont la couleur du teint est malade, les yeux brillent de fièvre et qui, en plus, est un peu sotte, répondit Kleopatra Nikolaevna.

— Une femme maigre et malade peut-elle être vraiment idiote ? répliqua le jeune homme. Toutes les imbéciles jouissent habituellement d'une bonne santé : leur corps se développe aux dépens de leur âme.

29

— Je vous souhaite de trouver bientôt votre idéal féminin, dit la veuve, en se levant brusquement. Allons, Nathalie, ajouta-t-elle en prenant son interlocutrice par le bras. Les deux dames partirent vers le salon.

Malgré ses efforts pour le cacher, une contrariété passa sur le visage de Kleopatra Nikolaevna.

Le jeune homme les regarda de dos avec une grimace moqueuse. Il était l'un des propriétaires terriens des environs, un certain Valerian Aleksandrytch Eltchaninov. Ses voisins le considéraient comme un enfant gâté dont la mère s'était occupée comme une poule d'un œuf. Elle lui avait appris à vivre et avait dépensé pour lui ni plus ni moins que deux cents âmes. Et pour ce qui est de lui apprendre, elle lui avait beaucoup appris, mais cela ne lui avait apparemment pas servi à grand-chose, car le jeune homme n'occupait aucun emploi et n'avait même aucun rang. Après la mort de sa mère, il avait vécu dans les capitales puis était revenu dans sa propriété laissée à l'abandon, où ne restait plus qu'une centaine d'âmes. Au lieu d'entretenir son domaine, il se

contentait de rendre visite à ses amis ou de partir à la chasse avec un fusil et un chien. Une belle activité pour un jeune garçon éduqué !

Un bruit dans la salle annonça l'arrivée de nouveaux invités. Le maître de maison se leva. Manovksi entra, accompagné de son épouse. Les hommes tendirent leurs mains au premier, en signe d'amitié et de respect.

— Soyez le bienvenu, cher invité, dit le maître de maison qui tendit, lui aussi, ses deux mains à Zador-Manovski. Comment allez-vous, Anna Pavlovna ? ajouta-t-il.

Manovski et sa femme souhaitèrent une bonne fête au maréchal et s'enquirent de son épouse.

— J'ai reçu une lettre récemment, très récemment, répondit le vieux monsieur en mentant.

Les nouveaux arrivés se séparèrent. Anna Pavlovna salua quelques dames et alla s'asseoir dans un fauteuil à l'écart. Zador-Manovski se dirigea vers la gent masculine.

Entre-temps, Eltchaninov était entré dans le salon et s'était adossé à une colonne, en essayant de prendre une pose recherchée. Il porta son monocle à son œil et se mit à promener un regard observateur sur la société. Soudain, ses yeux s'arrêtèrent fixement sur un objet dont le visage blême le fit rougir.

— Qui est cette dame ? fit-il avec empressement et non sans trouble, en saisissant le bras du commissaire qui passait.

— Laquelle ?

— Celle dans le fauteuil du fond, en robe marron.

— C'est la femme de Zador-Manovski.

— Et quoi, elle est d'ici ?

— Non, il est allé la chercher quelque part, loin.

À ce moment-là, Kleopatra Nikolaevna et son acolyte passèrent tout près d'eux.

— Votre idéal féminin est arrivé, vous pouvez aller vous présenter à elle, dit-elle à Eltchaninov. Celui-ci ne répondit rien car il ne l'avait probablement même pas entendue. Il ne quittait pas Manovskaïa des yeux.

— Comment s'appelle cette Mme Manovskaïa ? demandait-il de nouveau au commissaire.

— Anna Pavlovna, fit celui-ci.

— C'est elle, dit Eltchaninov presque à voix haute, puis il partit rapidement vers l'endroit où était assise Manovskaïa.

Le commissaire le regarda s'éloigner avec un sourire moqueur.

31

— Et bien, le voilà parti, dit ce dernier en faisant un clin d'œil au gros Ousitkov, qui se tenait à ses côtés et observait également la scène.

— On voit bien qu'il n'a jamais rencontré Manovski.

— En effet, fit-il en s'esclaffant, et cela n'est pas sans danger ! Et Mikhaïlo Egorytch pourrait bien briser les os d'un plus costaud que lui.

Et sur ces entrefaites, Eltchaninov se tenait déjà devant Manovskaïa.

— Est-ce bien vous, Anna Pavlovna ? dit-il encore, incrédule, à la jeune femme, en la regardant.

Manovskaïa lui jeta un regard, et un tremblement passa convulsivement sur son visage. Elle voulut lui répondre mais sa voix la trahit.

— Valerian Aleksandrovitch, comment se fait-il que vous soyez ici ? articula-t-elle enfin.

— Mais je suis né ici ! Dites-moi plutôt comment êtes-vous arrivée ici, dit Eltchaninov en s'asseyant à ses côtés.

— Je me suis mariée.

— Mariée ? Avec qui ? On m'a dit que...

— Avec Manovski.

— Mais vous êtes malade, votre voix est faible, vous ne vous ressemblez pas !

Anna Pavlovna ne répondit pas.

— Les prédictions que je vous avais faites en plaisantant se seraient-elles réalisées ? poursuivit le jeune homme. Seriez-vous... ?

— Au nom de Dieu, ne me parlez pas, l'interrompit-elle en chuchotant. On nous regarde, allez-vous-en.

— Je m'en irai quand vous m'aurez dit ce qui vous arrive.
32 D'où viennent ces changements ? Vous souvenez-vous m'avoir appelé, un jour, votre ami ? Vous devez être sincère avec moi !

— Pas ici, de grâce, pas ici, reprit Anna Pavlovna.

— Mais où ?

— Où vous voudrez : dans la forêt, dans un champ, mais pas devant les gens ! Allez-vous-en !

— Dites-moi au moins un lieu et une heure.

— Je me promène dans les champs, à côté du petit bois de Lapine, dit Anna Pavlovna à voix basse. Soyez là-bas vendredi à quatre heures ! Allez-vous-en !

Eltchaninov lui obéit et son premier mouvement fut de sortir sur le balcon. Son visage était en feu. Il y resta quelques minutes, penché par-dessus la balustrade. Il aspira l'air assez pur comme s'il voulait se rafraîchir après ces tourments intérieurs, puis il sourit, secoua ses cheveux et retourna joyeusement dans le salon.

— Vous n'avez rien à craindre de moi, dit-il doucement à Manovskaia, en passant à côté d'elle. Ici, tout le monde sait que je suis amoureux de Mme Maourova.